

Clara ZETKIN

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

A la mémoire de Rosa LUXEMBOURG,
Karl LIEBKNECHT, Léon JOGUICHÉS,
Eugène LÉVINÉ, Frantz MEHRING, et des
vaillants tombés en 1919.



— — PARIS — —

Bibliothèque Communiste

— — 1920 — —

PRIX : 75 centimes.

Clara ZETKIN

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

A la mémoire de Rosa LUXEMBOURG,
Karl LIEBKNECHT, Léon IOGUICHÉS,
Eugène LÉVINÉ, Frantz MEHRING, et des
vaillants tombés en 1919.



— — PARIS — —

Bibliothèque Communiste

— — 1920 — —

INTRODUCTION

Le 14 janvier 1920 a été le premier anniversaire du jour fatal où des mains ennemies arrachèrent de notre sein Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, qui payèrent de leur vie leur fidélité au socialisme et à la Révolution. Ils sont tombés pour la cause qu'ils servirent toute leur vie; ils sont tombés non dans l'ardeur du combat, sous les coups d'adversaires vaillants et chevaleresques, risquant dans la lutte leur propre vie. Prisonniers sans défense, ils ont été les victimes de la camarilla militaire. Ils ont été lâchement, traîtreusement, assassinés par d'infâmes bourreaux galonnés. Comble d'ignominie, la récompense promise pour chacune de ces têtes a joué un rôle tout aussi grand que le fanatisme de la haine. C'est ce qui est prouvé par le fait que les assassins trouvèrent, en vérité, assez de force pour accomplir leur sinistre besogne et fêter ensuite son accomplissement dans une abominable orgie, mais n'eurent pas le courage de prendre la responsabilité de leur forfait. Les procès scandaleux de Rung-Vogel et de Marloh et la scandaleuse affaire de Sklaretsch qui n'a pas encore subi d'examen judiciaire, parlent avec suffisamment d'éloquence pour qu'il n'y ait pas d'équivoque sur cet alliage avantageux de considérations politiques et de calcul d'intérêt qui forment le terrain nauséabond sur lequel ont grandi les crimes écœurants dont les victimes furent Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Léon Ioguichés, et tant d'autres combattants d'avant-garde de la Révolution prolétarienne.

Cet alliage de mobiles politiques et de lucre comporte une signification particulière. Elle montre

indubitablement à quel degré de décomposition est tombée la société bourgeoise. L'élévation du meurtre commis par trahison, par des mercenaires assassins, au rang de méthode tolérée de lutte politique ; l'impuissance, la tolérance bienveillante et peut-être l'aide secrète du gouvernement ; la bruyante approbation du crime par les sphères possédantes et régnautes ; l'acquiescement des meurtriers, tout cela pris ensemble représente un symptôme incontestable de décomposition absolue dans le domaine de la politique, de la morale et du droit, de la société au maintien de laquelle s'acharnent avec tant de ferveur tous les Ebert, Scheidemann, Bauer et David, en étroite alliance d'esprit avec les Ertzberger, Dernburg et Stinnes. En recourant à des procédés repoussants par leur bassesse morale et leur lâcheté, dans l'unique but d'éviter une lutte ouverte, honnête avec son ennemi implacable, la société bourgeoise prouve malgré elle qu'elle est mûre pour la chute, que sa disparition est nécessaire dans l'intérêt de la morale publique, tout autant que dans l'intérêt de la communauté. La main d'un assassin a voulu imposer pour toujours le silence aux chefs, dont la parole accusatrice appelait les masses à la lutte : Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht et d'autres combattants qui partagèrent leur sort. Mais l'œuvre à laquelle ils ont travaillé, avec une fidélité absolue, est restée vivante, et la mort même de ces vaillants assassinés lui donne une autre vie. Les meurtriers de nos chers disparus vivent, vivent largement, joyeusement, mais l'œuvre à laquelle ils se sont vendus porte en elle les germes d'une mort certaine. Et elle doit mourir. La Némésis de l'histoire ne souffre pas qu'on se rie d'elle. L'avant-garde révolutionnaire du prolétariat allemand ne doit pas l'oublier un seul instant. Dans l'action, dans la lutte de cette avant-garde, la vie de ces morts doit se prolonger aussi longtemps que ne sera pas atteint le but qui nous lie par des liens plus forts que la mort : la société communiste, dans l'amour de laquelle ont vécu et pour laquelle sont mortes toutes les victimes de la contre-révolution.

LES BATAILLES RÉVOLUTIONNAIRES DE L'ALLEMAGNE

Nous sommes au début de janvier 1919. Deux mois à peine se sont écoulés depuis la révolution de novembre. De jour en jour, il devient plus évident, ainsi que les communistes l'ont constamment souligné, que la lutte est menée non pour une particularité de la révolution, mais pour la révolution dans son intégrité, pour sa nature, son programme, son but. Réforme bourgeoise ou révolution prolétarienne, voilà la question. En d'autres termes : nouvelle forme de Gouvernement ou régime nouveau, développement complet du règne de la bourgeoisie au moyen de la démocratie bourgeoise et, par conséquent, existence ultérieure de la société capitaliste, ou dictature de la classe prolétarienne, réalisable par le régime soviétiste, et instauration du socialisme. Il devient de plus en plus certain, que la social-démocratie majoritaire et sa sœur jumelle, la bureaucratie syndicale, continuent honteusement, mais systématiquement, l'œuvre commencée le 4 août 1914, dans des conditions tout aussi honteuses et systématiques : trahison du socialisme, passage dans le camp du capitalisme, détournement du torrent révolutionnaire déchainé dans les étroits canaux, dans les eaux pacifiques d'une réforme convenable, à la réalisation de laquelle la bourgeoisie et la caste militaire participeront avec satisfaction. Voilà le but de leurs rêves ambitieux, rêves dignes d'esclaves qui n'osent pas même penser à leur liberté.

Tremblant de peur devant les capitalistes, le gouvernement Ebert-Scheidemann-Landsberg s'ef-

force de faire obstacle à la victoire du nouveau régime en destituant, à Berlin, le préfet de police Eichorn, membre du parti social-démocrate indépendant. Cette ordonnance ne fut qu'un anneau dans la chaîne entière des actes visant au désarmement du prolétariat révolutionnaire de Berlin et à l'armement de la bourgeoisie contre-révolutionnaire. Il doit servir de prélude au renoncement complet des ouvriers à la révolution, à leur soumission absolue dans tout le pays au joug capitaliste ; il est aussi le prologue de cette misérable comédie du gouvernement social-démocrate, se maintenant au pouvoir par la grâce de la bourgeoisie.

L'avant-garde révolutionnaire des ouvriers berlinois se dresse sous cet affront brûlant. Elle fait ce que son devoir et son honneur exigent d'elle et relève le gant qui lui est jeté. N'ayant pas l'idée claire de la situation historique et n'étant pas en état d'évaluer exactement les forces en présence, sans guides qui auraient su tracer et limiter l'objet concret de la lutte, en conformité avec l'état de choses et par rapport aux forces des deux clans belligérants et qui, de plus, se seraient chargés de diriger, pour atteindre le but visé, toute l'énergie révolutionnaire, l'avant-garde du prolétariat de Berlin s'oriente dans une nouvelle direction. Elle ne se contente pas d'une action énergique ayant comme mots d'ordre : le retour d'Eichorn, l'éloignement de Berlin de la garde contre-révolutionnaire de Noske, l'armement des ouvriers et la soumission des forces armées à leur contrôle. Elle va plus loin et pose la revendication suivante, autour de laquelle pouvaient alors se rallier tous les éléments révolutionnaires du pays : démission du gouvernement des traîtres et des renégats.

Elle appelle à la grève générale, qui doit se transformer inévitablement en insurrection générale, convie à la lutte contre l'ennemi, pour lequel il y va de son existence. Tout cela s'effectue dans de telles circonstances que les bataillons de choc des révolutionnaires berlinois sont voués inévitablement à subir le sort des communards de

Paris. Sans parler des grandes masses ouvrières du pays, le prolétariat même de la capitale ne marche pas en masse compacte derrière cette avant-garde. Au plus fort de la lutte, au lieu d'actions décisives, des négociations se poursuivent avec l'ennemi, ce qui fait perdre à l'insurrection sa force combattive. Les différents épisodes de cette insurrection, furent la saisie du *Vorwärts*, enlevé aux ouvriers berlinois par une clique de pontifes du parti, ainsi que la saisie de quelques autres journaux, qui apportèrent un soutien fraternel à l'organe officiel de Scheidemann, dans l'action glorieuse de barrer la route à la révolution, tout en couvrant ses pionniers de flots de boue.

L'avant-garde révolutionnaire des ouvriers berlinois brûle du désir de combattre. Elle se bat avec un courage héroïque. Elle cède seulement devant la supériorité des obus de gros calibre et des lances-mines ; elle s'épuise, victime de l'incohérence et de l'insuffisance de sens révolutionnaire et d'énergie dans les masses prolétariennes de Berlin et d'ailleurs.

On tue les parlementaires du *Vorwärts*, après d'affreuses tortures. Les gardes-blancs rétablissent l'ordre et le calme grâce aux moyens qu'ils ont appris au cours de plus de quatre années, dans la guerre fratricide. La bête fauve de l'ordre bourgeois est furieuse. Elle se venge cruellement d'avoir craint une minute pour ses presses, ses rouleaux de papier, ses coffres-forts, en un mot, pour tout ce qu'elle a de plus sacré : la propriété privée. Elle couvre l'insurrection de la bave empoisonnée du mensonge et de l'injure, elle participe par la parole et l'action aux violences les plus immondes contre les prisonniers sans défense, et, sans arrêt, elle hurle à la nécessité de nouveaux et de nouveaux assassinats.

Dans cette atmosphère de haine, de peur, d'enivrement de victoire, d'orgie sanglante, on fait retomber toute la responsabilité du déclanchement et du développement du mouvement insurrectionnel sur le parti communiste. « A bas les spartakistes ! »

tel est le cri de tous ceux pour qui la révolution est le jugement dernier. Alors qu'en réalité, les chefs du parti communiste, qui venait à peine de se fonder et qui n'avait pas réussi à s'implanter fermement, ne dirigèrent pas l'insurrection de janvier. Evaluant justement la situation, ils exigèrent que les cadres du mouvement fussent rétrécis et que toute l'énergie fût alors concentrée pour atteindre le but assigné. Quant la lutte, qui, de leur avis, avait été faussement conçue et mal commencée, éclata quand même, ils ne purent naturellement pas porter un coup dans le dos des combattants. Ils se virent donc obligés d'agir de sorte que le parti communiste soutint les prolétaires entrés en lutte, autant que le lui permettait son point de vue de principe et de tactique.

En dépit de cet état de choses, le sort voulait que l'accusation retombât sur les communistes et sur leurs militants, d'avoir été les instigateurs de l'insurrection de janvier. Contre eux se déchaînait maintenant une tempête de haine et de poursuites abominables les couvrant de calomnies et les menaçant de mort. « Mort à Liebknecht ! Mort à Rosa Luxembourg ! », « Liebknecht et Rosa Luxembourg à la lanterne ! », s'exclamait-on, chaque jour, dans des feuilles répandues par centaines de mille d'exemplaires ; tandis que les journaux bien intentionnés réclamaient le même châtiment, en des termes à peine voilés, et que les officiers, à qui l'on promettait l'impunité et une récompense pour l'assassinat, s'en entretenaient... Le 14 janvier, le flot sanglant emportait dans son tourbillon, les corps de Liebknecht et de Rosa Luxembourg. La secousse, causée par leur horrible mort, hâta la fin de leur compagnon d'armes et ami, Frantz Mehring, dont la santé, si ferme autrefois, avait été ébranlée par de nombreux mois de détention, particulièrement pénibles pour un vieillard de 70 ans. Ainsi mourut ce grand chef de la classe ouvrière allemande, qui, bien que sa mort ait été « naturelle », n'en est pas moins une victime de la grande bataille entre la révolution et la contre-révolution.

Les journées de Mars à Berlin.

Février-mars 1919. Les beaux discours révolutionnaires de l'Assemblée nationale ne purent pas endormir la révolution, car ils étaient nettement accompagnés d'actions contre-révolutionnaires. La terreur blanche de la garde de Noske se montra également impuissante à étouffer la révolution.

Dès lors, sa fermentation devient de plus en plus violente. Ainsi qu'il en avait été après les événements de novembre 1918, mais avec une force plus grande, plus irrésistible, monte la vague révolutionnaire, qui vient battre les fondements de l'édifice capitaliste, fortement ébranlé par les secousses de la guerre universelle.

Le flot des mouvements grévistes enfle, dans la région du bassin houiller du Rhin, de la Westphalie, gagne l'Allemagne centrale et s'étend du côté de Bade, de la Bavière, du Wurtemberg, attirant dans son tourbillon de nouveaux et de nouveaux groupements syndicaux et atteint, à Berlin, des proportions imposantes. Les revendications d'augmentation de salaire posées par les esclaves révoltés du capital, possèdent maintenant un axe commun de cristallisation et sont pénétrées d'une seule et même volonté : la socialisation, les soviets, le pouvoir soviétiste — tels sont les mots d'ordre du mouvement.

Dirigeants et défenseurs de l'ordre bourgeois, jouent au parlementarisme, perdent leur assurance. Comptant sur la crédulité des masses, ils font des concessions, mais purement verbales. De vastes réclames font leur apparition, émanant d'entreprises de filouterie politique, déclarant que « la socialisation s'avance », que « la socialisation entre en vigueur », etc. A Berlin, les dirigeants social-démocrates majoritaires sont, dans le fond de leur âme, résolument contre les grèves, mais, devant le courant impétueux du mouvement des masses, font mine, à contre-cœur, de les soutenir. Les chefs des indépendants n'approuvent la lutte qu'à moitié et,

cette fois, de nouveau dans un moment critique, les opérations décisives font place aux pourparlers. A quelque chose près, le tableau général de la lutte, dans la majorité des diverses localités d'Allemagne, est le même. Le mouvement se disloque, avant même que le gouvernement soit obligé de changer les jetons de ses promesses en espèces sonnantes d'actions révolutionnaires. Là où les révolutionnaires révoltés contre le capital et le gouvernement capitaliste, font preuve d'entêtement dans la lutte, les défenseurs de « l'ordre » les ramènent, par le sang et par le fer, à leur ancienne condition d'esclaves.

La carte de membre du parti social-démocrate d'une main, et de l'autre le sabre du général Gallifet, Noske sauve le nouveau royaume des millionnaires ; il devient le héros préféré des fabricants, des marchands, des piliers de Bourse, des spéculateurs, des hobereaux, des commis-voyageurs, des politiciens petits-bourgeois, des professeurs, des pasteurs pangermanistes et des mondaines et demi-mondaines de mœurs plus ou moins légères. Ses acolytes : Merker, Guerstenberger, Lutvitz et autres, cueillent dans la guerre civile ces lauriers qui leur ont glissé des doigts dans la guerre de brigandage impérialiste. Mais, de l'avis de ces messieurs, il est nécessaire de châtier avec une rigueur particulière l'avant-garde du prolétariat berlinois, qui n'a pas voulu renoncer à son idéal socialiste et à ses exigences révolutionnaires, malgré l'exemple d'Ebert et de Scheidemann et de leurs amis Wels et Ernst, et en dépit de l'action « éducative » de l'organe central des avocats de la couardise et du renégatisme.

Le flot des mouvements grévistes n'avait pas encore réussi à se retirer, qu'une rencontre insignifiante, entre les troupes « gouvernementales » et les troupes « suspectes », organisée, comme il fut démontré, par un provocateur contre-révolutionnaire, servit de prétexte au gouvernement pour lâcher, sur le prolétariat, sa meute féroce casquée de fer. Noske, au même moment, proclamait l'état

de siège à Berlin. Chaque personne trouvée porteur d'une arme, doit être immédiatement fusillée. Les gardes de Noske se jettent sur les « émeutiers » comme des bêtes fauves, les pillent comme des européens capitalistes civilisés et enlèvent aux victimes de leur cruauté, jusqu'à leur dernier bouton. Le lieutenant Marloh, avec l'assentiment de Kassel et de Noske, fusille, sur l'ordre de Reinhart, 29 matelots, traîtreusement attirés dans une embuscade, comme des lièvres traqués par des rabatteurs pour permettre aux chasseurs de les tuer plus facilement. Il n'en reste qu'un monceau de cadavres déchiquetés, défigurés. Partout, des files interminables de prisonniers. Dans les prisons, dans les casernes, retentissent les cris des victimes que l'on torture. Des tas de cadavres s'amoncellent. Les victimes ne se comptent plus, comme en janvier, par dizaines, mais par centaines et par milliers.

A nouveau, les contre-révolutionnaires, ivres de sang, hurlent : « A bas Spartakus ! », « Mort aux Spartakistes ! ». Et le Spartakiste, c'est tout prolétaire suspect, qui a l'audace de douter de la sainteté bienfaisante du régime capitaliste et de sa propre démocratie, et qui ne vénère pas cette trinité composée de l'amour d'Ebert pour le peuple, de la perspicacité gouvernementale de Scheidemann et de la noble compassion de Noske. Encore une fois, le parti communiste n'a pas « organisé » la grève et ne l'a pas dirigée. Il n'a pas pu, naturellement, par l'intermédiaire des indépendants, conclure un accord avec les social-démocrates majoritaires, qui se préparaient nettement à la trahison, pas plus qu'avec les bureaucrates syndicalistes ; de même qu'il n'a pas pu suivre les chefs des indépendants, ces hommes aux hésitations et aux doutes éternels, forts en paroles et faibles en action. Gardant sa fidélité à son drapeau, il devait suivre sa propre voie ; mais il ne pouvait pas rester, en même temps, dans un « splendide isolement », hors des masses prolétaires combattantes. Il devait tendre à porter les grèves qui éclataient, avec la force d'un élément, au niveau d'une action politique consciente des

masses ; avec un programme bien défini, il devait appliquer toutes ses forces à mobiliser les grandes masses et à les élever au plus haut degré du sentiment révolutionnaire et de la volonté. Mais, en tout cas, il n'a nullement contribué à l'explosion de la lutte armée.

Cela ne devait pas empêcher la meute d'assassins de la bourgeoisie de se jeter à nouveau sur lui ! De tous les partis et organisations, c'est encore au parti communiste que revient l'honneur de la haine mortelle de l'ennemi et des pertes les plus graves. Ses bureaux, ses dépôts, ses typographies sont dévastés, sa littérature de propagande est brûlée, la *Rote Fahne*, ce précieux héritage de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, est frappée d'interdiction. Plusieurs des militants du parti sont arrêtés, les autres sont traqués et se voient dans l'obligation de fuir l'Allemagne ou de se cacher. Les bourgeois de la bourgeoisie assassinent Léon Ioguichés, qui, après Rosa Luxembourg, était le militant le plus capable du parti, son organisateur le plus talentueux. Malgré que Léon Ioguichés n'ait jamais agi publiquement et qu'il soit même, personnellement, inconnu de la majorité des spartakistes, les bandits « de l'ordre » l'arrêtent dans son appartement et l'enferment dans la prison de Moabit. Là, il est soumis aux pires tortures qui, cependant, n'arrachent pas un mot à ses lèvres ; et c'est dans cette prison que Taumchik, l'assassin de Dorembach, le tue traîtreusement d'un coup de feu. Il va de soi qu'on parle d'une « tentative d'évasion », dans l'escalier de la prison de Moabit, derrière sept verrous, comme il en fut de Liebknecht, tué après « tentatives d'évasion » dans les ombrages du Tiergarten. Les tentatives d'évasion, en temps de dictature d'une classe qui se prosterne devant l'ordre de la bourgeoisie, se sont toujours montrées fatales pour les militants révolutionnaires. Au contraire, elles réussissent invariablement aux Vogel, aux Marloh et à d'autres spadassins de la réaction, que de confortables automobiles réussissent toujours à soustraire avec bonheur aux foudres de la justice militaire.

La République Soviétiste de Munich.

Mai 1919. Munich, ville gaie, ville de mœurs libres et légères, ville des buveurs, des petits bourgeois au cou sanguin, adorateurs passionnés de la bonne bière, ville bigarrée, vivant dans l'insouciance d'une vie de bohème, s'est transformée en une ville assiégée et conquise.

On n'entend plus dans les rues que le crépitement des fusils et des mitrailleuses, l'éclatement des grenades et les ordres menaçant de fusillades en masse; on n'y voit plus que gardes-blancs, s'enivrant du sang des spartakistes, et « citoyens » pleins de rage et de haine, applaudissant aux bourreaux et exigeant toujours plus d'assassinats et de tortures. Dans les quartiers ouvriers, dans les rayons où la lutte fit rage, au mur de chaque maison, dans chaque cour, la mort guette hommes et femmes, dont les vêtements, la conduite, la vue excitent le soupçon qu'ils ont, avec les « gardes-rouges », participé à la lutte pour la République soviétiste. Tous les plus bas instincts de la nature humaine sont déchainés et célèbrent les orgies bruyantes de l'espionnage et de la délation. Partout où le regard se porte, ce ne sont qu'exécutions en masse, et files interminables de prisonniers, qu'attendent les pires tourments, physiques et moraux, et la mort de la main du bourreau.

L'unité de la nouvelle Allemagne, qui ne s'était en rien exprimée jusqu'alors, a trouvé maintenant une brillante expression dans l'étroite collaboration amicale des bataillons volontaires et des défenseurs des « patries » isolées. Tous, ils s'efforcent, dans un effort commun, d'étrangler la République soviétiste de Munich. Les vieilles, les profondes contradictions de « culture nationale » entre les vrais Bavarois, les Badois, les « gens du Nord », les « cochons de Prussiens » et les Saxons, disparaissent comme de la fumée dans une vapeur de sang, enveloppant toute la jeunesse bourgeoise : étudiants, bureaucrates, ingénieurs, de même que les désœuvrés

de toutes classes. Tous, ils se sont ligués pour la défense des coffres-forts capitalistes et de la société existante établie au cours des siècles par la nature même et par la volonté de Dieu. La douloureuse inquiétude pour le maudit anneau de Niebelung, pour l'or éblouissant de la propriété capitaliste et pour son règne et la haine mortelle pour le prolétariat révolutionnaire, menaçant « les biens les plus sacrés » des peuples d'Europe et du monde, voilà le solide ciment qui lie, de nos jours, tous les partis politiques, toute la bourgeoisie de la nouvelle Allemagne. Car, en dépit de son décor démocratique, l'Allemagne reste un pays capitaliste où règnent la bourgeoisie et sa terreur blanche. Les événements de Munich l'ont prouvé indubitablement.

Du point de vue historique, le mouvement révolutionnaire du prolétariat de Munich ne représente rien de plus qu'une nouvelle édition, « revue et complétée », par tous les collaborateurs politiques possibles. Il est, par rapport à ces combats, ce qu'une expérience scientifique est par rapport à une formule. Ce n'est pas que je veuille dire que la République soviétiste, qui représente l'âme même et tout le programme de la lutte, doit être considérée comme une expérience, faite conformément à une formule scientifique. Certes, non. Pour autant que la République soviétiste de Munich incarnait la volonté et l'action de la masse, elle apparaît comme la manifestation naturelle, immédiate, de la lutte de classe du prolétariat. Les forces historiques combinées, cherchent en elle l'expression et l'incarnation sociales des conditions posées par le développement historique. C'est ce qui frappe, à première vue, quand on suit par la pensée toute la marche des combats révolutionnaires, en lisant la remarquable étude de P. Werner : *La République des Soviets de Bavière* (1).

A Munich, le mot d'ordre du prolétariat : le ré-

(1) P. Werner : "Die Bayerische Räterepublik, Tatsachen und Kritik", Franke Verlag, Leipzig.

Cette brochure paraîtra dans la *Bibliothèque Communiste*.

gime soviétiste et la socialisation, fut réalisé par les mains des prolétaires eux-mêmes, avides de s'émanciper de l'esclavage capitaliste.

La république soviétiste de Munich, il est vrai, éclata, au début, comme une « farce », comme une « pseudo-république soviétiste ». Selon la juste caractéristique de Werner, elle sortit absolument comme un homunculus aveugle et ridicule de la cornue des alchimistes littéraires et politiques. La proclamation de la République soviétiste fut imaginée par les social-démocrates majoritaires, désireux de duper traîtreusement les ouvriers révoltés, en falsifiant l'idée soviétiste au moyen d'une république bourgeoise soviétiste ; ce faisant, ils étaient soutenus par les indépendants qui, comme une girouette en plein vent, se tournent d'un côté ou d'un autre, ne sachant pas, dans le fond, ce qu'ils veulent, ce qu'ils peuvent faire tactiquement, et comment il convient de le réaliser stratégiquement ; à sa proclamation, participèrent aussi d'honnêtes étourneaux humanitaires et enfin toute la lie des aventuriers politiques et affairistes. « Elle fut le fruit des difficultés et des intrigues du gouvernement socialiste, des sorties anarchistes à la Don Quichotte, et de la politique sans principes des indépendants ». Cette trouvaille se fana comme une herbe dont on aurait coupé les racines. Elle ne représentait absolument rien, ne pouvait rien et ne faisait rien. Le mouvement contre-révolutionnaire l'eût emportée comme un fétu de paille. Mais voici que dans les fabriques, dans les usines, avec une puissance irrésistible, surgit la volonté de transformer cette pseudo-république soviétiste en une réalité. Les élus des masses laborieuses prennent en main le sort du régime soviétiste. On change non seulement les hommes auxquels la direction de la révolution avait été confiée, mais le fond même, le programme de la révolution de Munich. Il en sort une véritable république soviétiste prolétarienne.

Il est vrai que cela s'effectue dans une telle situation historique que, dès sa naissance, la République soviétiste est condamnée à mort. La volonté des

masses, leur activité, sont dirigées sur une voie erronée. Elles ne voient devant elles que le but étincelant, ne prêtant pas d'attention à la route semée de pierres et d'épines, qui les sépare du but. Un pays comme la Bavière, où la prédominance de l'agriculture est incontestable, où celle-ci est tout entière aux mains d'une classe paysanne riche ; un pays dont l'industrie est insignifiante ; un pays dans lequel les criantes contradictions de classe, dans le sens actuel du mot, ne jouent pas de rôle décisif, ne représente pas un terrain favorable sur lequel la société socialiste prolétarienne peut être instaurée, avant d'avoir été implantée dans les autres parties de l'Allemagne. Et les masses prolétariennes, dans ces autres parties du pays, plus développées en capitalisme, restaient sourdes et aveugles à cet exemple et à ce signal qui leur était donné par leurs frères de Munich. Au contraire, la contre-révolution fit preuve du flair le plus fin dans l'évaluation des événements de Munich. Dans une touchante unanimité « nationale », tous les Ebert, Hoffmann, Blauss et Gradnauer s'unirent pour salir et calomnier la république soviétiste de Munich ; tandis que Noske, Hass, Herrgott et Hepp se liguèrent pour la noyer dans le sang.

Ces journées révolutionnaires se sont terminées par une affreuse, une émouvante tragédie. L'histoire du Munich soviétiste, c'est l'histoire de cette alouette réveillée trop tôt qui, fascinée par la lumière du beau soleil, s'élance par un jour glacial, avec un cri triomphant, dans les cimes éthérées, et là, saisie de froid, retombe, mourante, sur la terre glacée. Triste tableau, qui nous donne en même temps l'espérance et la certitude que le printemps viendra. L'expérience de la république soviétiste prolétarienne de Munich rappelle les mots de Karl Marx, que le prolétariat, tout en étant un géant par ses tâches et par ses forces, l'est aussi par ses fautes et dans ses aberrations. Ce choc révolutionnaire fut une faute immense, mais — telle est déjà la dialectique vivante de l'histoire — il fut, en même temps, un immense pas en avant : les masses prolétariennes.

nes se sont mises hardiment à briser le vieil appareil capitaliste gouvernemental et à le remplacer par un nouveau régime, qui leur met en mains la totalité du pouvoir. Comparativement aux journées de janvier, nous voyons un enrichissement sensible du programme révolutionnaire et un accroissement considérable de l'audace des masses. Dès lors, l'avenir de la révolution prolétarienne se présente chargé de force et de promesses.

L'attitude des communistes vis-à-vis des événements de Munich était, au fond, fixée d'avance. Ferme ment, avec mépris, ils refusèrent de reconnaître la pseudo-république soviétiste de Hayer. Dans les tentatives impétueuses des masses laborieuses, ils n'avaient pas pu ne pas voir une action prématurée. Mais quand la lutte fut déclenchée, quand, bravement et hardiment, les ouvriers prirent les armes, les communistes ne purent pas rester des spectateurs passifs. Ils s'employèrent à ce que le présent, avec toutes ses erreurs et toutes ses aberrations, servit de leçon bienfaisante pour l'avenir, de garantie que, dans la prochaine action, on ferait preuve de plus de conscience révolutionnaire et d'unité. C'est ainsi qu'ils ont été, en quelque sorte, les critiques et les conseillers bienveillants dans les tentatives incertaines et souvent erronées du prolétariat de Munich, qui cherchait à réaliser et à maintenir le pouvoir soviétiste. Sans la moindre hésitation, ils prirent sur eux leur part de travail et de responsabilité en entrant dans les Soviets au moment le plus difficile, lorsque ceux-ci eurent besoin d'une direction ferme et consciente. Et ils ont consciencieusement porté le fardeau de cette besogne, pleine de difficultés et de responsabilités, aussi longtemps que la non-maturité de l'action révolutionnaire du prolétariat de Munich, résultant de toute la situation objective, ne s'est pas révélée dans toute son évidence. Les social-traitres et les lourdauds bourgeois qui démissionnèrent après défaite, redevinrent pour une heure de nouveaux pontifes et la pseudo-république soviétiste bouffonnée, pour quelques instants, fit sa réapparition.

A Munich, nous voyons que les hurlements : « A bas les spartakistes ! » sont le mot de ralliement pour les contre-révolutionnaires de toutes nuances, tant du camp de la social-démocratie majoritaire que de la bourgeoisie. Ces hurlements inspirent les détracteurs bourgeois, qui déversent des torrents de mensonges et de boue sur la république soviétiste et servent d'accompagnement aux coups de crosse appliqués sur la tête des ouvriers catholiques, suspectés d'esprit révolutionnaire. Et, même après le rétablissement de la sécurité des coffres-forts des banques, on continue à condamner à mort des centaines d'innocents.

Dans les journées de mars, à Berlin, des centaines d'hommes ont été tués au nom de l'ordre bourgeois. A Munich, on en a fusillé des milliers. Parmi eux, avec la fleur de la classe ouvrière révolutionnaire, ont péri les partisans les plus énergiques, les plus conscients et les plus fidèles du communisme.

C'est ici que le destin cruel a emporté un des militants les plus valeureux : Eugène Léviné. Il n'a pas été assassiné, comme Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg et Léon Ioguchés, mais bien « exécuté ». La différence n'est que dans la forme. En réalité, Léviné est tombé victime de lâches assassins, et le voile juridique transparent du procès judiciaire, dont la mise en scène fut faite selon toutes les règles de l'art, souligne bien plus encore toute leur lâcheté. La balle qui a traversé la poitrine de Léviné, en vertu du verdict par lequel l'odieuse comédie judiciaire s'est terminée, n'a pas seulement foudroyé un combattant communiste : elle a aussi porté un coup mortel à la justice bourgeoise.

Développement ultérieur de la lutte.

Rappelons que la période comprise entre l'insurrection berlinoise de janvier et la proclamation de la république soviétiste à Munich, est remplie de grèves révolutionnaires et de collisions sanglantes, dans lesquelles les deux côtés opposants firent preuve du plus grand acharnement. A Brême, à Dusseldorf, dans le bassin houiller du Rhin et de la Westphalie, à Brunswick, à Halle, à Erfurt, à Hambourg, à Stuttgart, à Chemnitz, à Leipzig, en Haute-Silésie, en maints autres endroits, on s'efforce de démontrer aux ouvriers, par la force des armes, tous les bienfaits du régime capitaliste. Dans toute l'Allemagne, la terre est abreuvée du sang des prolétaires révoltés. Sans doute, l'étendue de la lutte révolutionnaire et son imminence nous empêchent d'en voir toute la grandeur, et d'en juger l'ampleur et l'importance. Mais si l'on réunit dans un seul ensemble tous les phénomènes isolés, dispersés, après avoir rétabli leur lien intérieur, et si l'on envisage cet ensemble dans une perspective historique, il est impossible de ne pas reconnaître que, dans ces quelques derniers mois, l'avant-garde du prolétariat allemand a fait, dans la voie de la lutte révolutionnaire, un pas gigantesque de la plus grande importance. Comparée à la bataille livrée par le prolétariat allemand avec une si héroïque passion, la lutte de la bourgeoisie contre l'Etat féodal n'apparaît-elle pas, en dépit de tout le romantisme des sociétés secrètes, des complots, des barricades surgissant de terre, des armes forgées dans les ténèbres, n'apparaît-elle pas, quand même, insignifiante et presque puérile ?

Le début même des actions révolutionnaires souligne âprement cette différence. D'un côté, le prolétariat géant, issu de l'immense domaine de la production usinière, groupant dans son ensemble des millions d'hommes ; de l'autre, la petite bourgeoisie bien rangée, logeant dans l'étroitesse d'une ville moyenneuse, avec des corps de métiers dont les proportions, en comparaison, ne dépassent pas celles

d'un jouet ; d'une part, une tendance vers un but, coïncidant avec la marche implacable de l'histoire : instauration d'un nouveau régime social, création d'un nouveau monde, dans lequel seront abolies toutes les barrières de classe entre les hommes ; d'autre part, le désir de donner une nouvelle forme à l'Etat, dans l'unique but d'établir et d'assurer le règne de la nouvelle classe aspirant au pouvoir. Dans l'histoire de l'Allemagne, nous ne connaissons qu'un seul mouvement qui puisse être mis au rang des combats révolutionnaires de 1919 ; c'est la formidable insurrection paysanne contre les seigneurs et oppresseurs. Ceux qui participaient à cette insurrection aspiraient plus ou moins consciemment à un nouveau régime social : ils voulaient établir le « règne communiste de Dieu sur la terre ». Les revendications idéales du christianisme, tournées vers la vie intérieure et l'au delà, devaient verser un flot de nouvelle vie dans les survivances réelles de la communauté primitive et, de la sorte, contribuer à l'organisation d'une société nouvelle.

Il ne peut y avoir de doute, qu'au cours de cette période, la révolution s'est rapprochée de son but grandiose. Par son programme et son sens historique, la lutte révolutionnaire se développe constamment d'après une courbe ascendante. À Berlin, lors des journées de janvier, l'avant-garde du prolétariat allemand cherche à assurer à la révolution la liberté de mouvement et d'action. Comme si elle effectuait une reconnaissance, scrutant le terrain de la bataille prochaine, elle veut, au moyen du renversement du gouvernement qui, tout en se couvrant du pavillon social-démocrate, sert les intérêts du capital, libérer la voie de la Révolution de cet obstacle qui, d'après sa conviction, est le plus important. Les journées de mars, à Berlin, ont, en partie, le même sens, mais seulement en partie. En relation avec leur point de départ et avec le mouvement révolutionnaire, dans les autres contrées du pays leur trait fondamental est la revendication de la socialisation et du régime soviétiste. Cette revendication est encore assez confuse et nébuleuse. Les masses ouvrières espèrent

encore que cette revendication sera réalisée légalement par le gouvernement et par le parlement de ce même Etat, dont l'âme capitaliste se révèle aux ouvriers par le crépitement des mitrailleuses et le grondement des canons lourds. De la sorte, dans le programme des journées de mars, se reflètent encore les idées les plus confuses sur la nature des Soviets, sur l'association harmonique du parlementarisme avec le régime soviétiste, les vieilles illusions sur la valeur de la démocratie bourgeoise, etc., en un mot, toutes ces faiblesses de conscience et de volonté, qui laissèrent leur empreinte caractéristique sur le programme tactique, composé à ce moment, de la social-démocratie indépendante. Le sens historique de la lutte de Munich démontre l'énorme distance franchie par le sentiment révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne, depuis les journées de janvier. Le sens de cette lutte consiste, sans contredit, dans la destruction de l'Etat capitaliste, l'établissement de la dictature du prolétariat et d'un nouveau régime communiste. Certes, ce sens était encore altéré par des confusions, des illusions, des incertitudes dans l'évaluation des faits et par l'indécision dans l'action, mais il n'en représente pas moins un solide point central, autour duquel s'accumulaient les éléments révolutionnaires. Il n'en est pas moins nécessaire de reconnaître qu'à Munich, l'avant-garde du prolétariat menait sa lutte après s'être affranchie dans une large mesure, de ses préjugés, politiques et sociaux. De la sorte, cette étape de la lutte révolutionnaire apparaît, non seulement en raison de ses proportions, de sa persévérance, de l'abondance des victimes, mais en raison de son sens historique, comme le point culminant de la lutte entre la bourgeoisie et la classe ouvrière. C'est pourquoi, elle conservera son importance pour les actions révolutionnaires ultérieures, même si elles se renouvelaient, au début, sur un niveau inférieur.

La période de la République soviétiste de Munich est comme un feu de signal, allumé dans le lointain pour éclairer les masses combattantes du prolétariat d'Allemagne.

Résultat des combats révolutionnaires.

Pourtant, en dépit de la croissance du sentiment révolutionnaire, l'avant-garde de la classe ouvrière allemande n'est-elle pas allée, constamment, de défaite en défaite ? N'a-t-elle pas sacrifié par milliers ses combattants intrépides, n'a-t-elle pas perdu des leaders irremplaçables ; cela ne prouve-t-il pas que cette lutte était inutile ? Où sont les résultats politiques et économiques de la lutte révolutionnaire, qui s'est prolongée de janvier jusqu'en mai ? Ainsi interrogent les lâches et les poltrons, qui ne vaincront jamais, car ils n'oseront jamais se lancer dans une action audacieuse. Ainsi interrogent, avant tout, les beaux esprits, pour lesquels la lutte émancipatrice prolétarienne est un simple problème d'arithmétique, dont la solution, d'après eux, sera donnée au moyen de l'addition de petits faits « positifs ». La preuve finale de leur sagesse reste une morale de platitude bourgeoise, qui déclare qu'un « tiens », vaut mieux que deux « tu l'auras ».

Traduit en langage politique, cela veut dire : Le prolétariat doit préférer un monde mauvais, un accord avec le capitalisme sur le terrain de la démocratie bourgeoise, du parlementarisme, des réformes sociales et des contrats collectifs, à la lutte révolutionnaire pour l'écrasement du capitalisme.

Combien cette manière de voir est inférieure à cette ancienne morale, que prêchèrent autrefois à la bourgeoisie combattante, ses meilleurs représentants : « La liberté et la faim valent mieux que la cage d'or de l'esclavage ».

Le prolétariat de nos jours ne peut même pas s'attendre à recevoir, dans la société capitaliste, « la cage d'or de l'esclavage ».

La guerre mondiale a abouti à un anéantissement colossal des biens et richesses publics, tel qu'il ne s'en était jamais vu à aucun moment de l'histoire, et à une destruction sans mesure de l'appareil de

production publique. Elle a posé, en même temps, devant la société, les problèmes les plus difficiles pour surmonter le chaos qui en est résulté, pour sortir des misères qu'elle a engendrées, pour lutter contre l'insuffisance des biens matériels et moraux. Au près d'un tel état de choses, l'existence ultérieure de l'économie capitaliste, fondée sur l'extraction des bénéfices et de la domination de classe bourgeoise, peut signifier seulement le plus impétueux, le plus féroce renforcement de l'exploitation capitaliste du prolétariat, menaçant les grandes masses de la misère et de l'esclavage. L'ouvrier ne sera pas même en état de tenir en main la plus petite chose. Le retour à la barbarie ou la conquête du pouvoir politique et l'établissement du socialisme, c'est non seulement une question de vie ou de mort pour toute la société, mais pour lui une question d'existence personnelle. Voilà pourquoi il ne lui reste plus qu'un parti : la lutte ! Au reste, est-il bien vrai que la lutte révolutionnaire n'a coûté au prolétariat que des pertes et ne lui a donné aucun profit ? C'est faux, répond l'histoire. La lutte émancipatrice du prolétariat, avance constamment, irrésistiblement, mais elle ne va pas toujours en droite ligne, ni de victoire en victoire. Elle fait des tours et des détours, elle a ses ascensions et ses chutes. Mais ce qui la caractérise, c'est que la défaite rehausse le prolétariat, le porte en avant et le rapproche du but. Comme il est indiqué dans le *Manifeste Communiste*, le résultat le plus important de la lutte de classe prolétarienne, de son sens historique, n'est pas telle ou telle « acquisition » positive. Il réside dans l'augmentation de la cohésion, du sentiment social et de l'activité des déshérités et des exploités, en tant qu'ensemble de classe, et dans le renforcement de la volonté de lutte pour l'émancipation. De ce point de vue, les défaites de l'avant-garde prolétarienne combattante — défaites dont l'inévitabilité résulte du développement du processus historique — perdent leur force paralysante. Elles sont également le gradin préparatoire pour les victoires futures. Elles ne deviendraient de véritables défaites qu'au cas

où le prolétariat sortirait d'elles, en maudissant le sort, après avoir perdu la foi en lui-même et dans son œuvre, sans avoir rien appris.

Nous avons mentionné plus haut qu'aux combats révolutionnaires de son avant-garde, en 1918, le prolétariat était redevable de l'acquisition de la clarté de ses mots d'ordre, de l'élaboration d'une tactique plus conforme au but et du renforcement de l'état d'esprit combattif. C'est ce qu'a révélé l'« indignation » contre la politique de la bureaucratie syndicale, dans le plus fort syndicat allemand : les métallurgistes. Cela s'est fait sentir par un vigoureux coup de barre à gauche, qui s'effectue sous la pression du sentiment social grandissant des masses, au sein de la social-démocratie indépendante, en dépit de ce que les leaders les plus marquants de ce parti n'approuvent pas cette nouvelle orientation, et, même ouvertement, se prononcent contre elle. Il ne peut y avoir de doute, que l'expérience puisée dans les mois révolutionnaires, doit se refléter salutairement sur la lutte révolutionnaire future. Mais il faut pour cela que l'avant-garde révolutionnaire prolétarienne se rende pleinement compte des conditions historiques et évalue exactement les forces de ses ennemis et de ses amis. Elle ne doit plus, donnant dans les provocations, combattre par petits groupes, contre un ennemi supérieur en forces, elle ne doit pas permettre de laisser disperser ses forces propres. Ses hardis détachements de choc, isolés, doivent apprendre à attendre que de gros bataillons les rejoignent. Les gros bataillons de l'armée prolétarienne doivent être pénétrés du sentiment de solidarité de tous les participants à la lutte révolutionnaire. Ils doivent se rappeler que la défaite de chaque détachement d'avant-garde est aussi la leur. L'ennemi capitaliste du prolétariat, en lutte pour son émancipation, a compris, avant et mieux que lui, la nécessité de la solidarité dans le combat. Dans chaque révolte particulière de ses esclaves, il envisage le danger pour l'œuvre entière. Pour Noske, comme autrefois pour Puttkammer, « l'hydre de la Révolution » se cache derrière chaque grève quel-

que peu importante. D'où une concentration permanente des forces contre-révolutionnaires, pour infliger d'un seul coup une défaite à la révolution. La République soviétiste de Munich fut, pour les conservateurs de la société capitaliste, une affaire « nationale ». Pour le prolétariat, elle est restée, en dépit de tous les touchants témoignages de sympathie, une affaire « locale » des habitants de Munich. Nous devons nous instruire chez nos ennemis.

Importance de la tradition révolutionnaire.

Depuis les combats révolutionnaires de 1919, un large torrent de sang sépare la bourgeoisie et le prolétariat d'Allemagne. Il est impossible d'y jeter un pont, en dépit de tous les efforts que pourraient faire les social-démocrates majoritaires, dont les mains sont encore souillées du sang de nos frères, qu'ils ont assassinés. Ce torrent de sang est, pour le prolétariat, une source intarissable de forces vives. C'est un fait. La lutte révolutionnaire a enrichi les ouvriers allemands d'une valeur idéaliste inestimable, dont l'insuffisance s'était douloureusement fait sentir, tant dans leur psychologie, que dans toute leur histoire. Grâce à l'expérience de la guerre civile, les prolétaires d'Allemagne se sont instruits à la lutte révolutionnaire et ont appris à combattre un ennemi disposant des engins de mort les plus perfectionnés. De plus, ils ont reconnu que la discipline extérieure, qui se traduit par le paiement régulier des cotisations et la diffusion des feuilles volantes — quelle qu'en soit l'importance — ne peut tout de même pas amener d'elle-même les déshérités et les exploités des déserts de la société capitaliste à la terre promise de la société communiste. Le crépitement des mitrailleuses a fait pénétrer solidement dans leur âme le sentiment qu'il existe des moments historiques où le prolétariat doit, sans hésitations, sans un moment de doute, se donner tout entier et sacrifier sa vie pour atteindre son but. Les combats de janvier-mai 1919, ont créé, pour le prolétariat allemand, une tradition révolutionnaire d'une signification éducatrice inappréciable.

Ce fait marque l'achèvement de la période de lutte émancipatrice prolétarienne, qui commence avec la fin de la guerre franco-allemande de 1870-1871 et qui s'écoula sous son influence, ainsi qu'il avait été prévu par Karl Marx, avec une géniale clairvoyance.

En Allemagne, où s'était transporté le centre de gravité de la grande lutte historique entre le capital et le travail, cette période historique fut une longue lutte acharnée de la bourgeoisie contre le prolétariat organisé. Le capitalisme, qui se trouvait encore dans les langes impérialistes, rêvait d'étouffer le socialisme, au moyen de lois d'exceptions. Le prolétariat s'est défendu, luttant pour son existence présente et ultérieure, résolument, délibérément, sans épargner les sacrifices. Cependant, en dépit de tout l'héroïsme de sa patience et de sa hardiesse combattive, cette lutte ne prit jamais un caractère de combat révolutionnaire déclaré. Elle restait une petite guerre, qui consistait en une mystification habile des autorités toutes-puissantes, en une dispute juridique avec les procureurs et les juges, et en des discussions parlementaires avec les partis bourgeois et leur gouvernement.

C'est dans la période d'action de la loi contre les socialistes, que s'élabore cette coutume, accablante pour l'adversaire, de la stricte légalité de la lutte, coutume qui caractérise la lutte de classe du prolétariat allemand jusqu'à la révolution.

Cette vérité la plus évidente, que les méthodes de lutte révolutionnaire, dans certaines conditions historiques, deviennent superflues, que leur application dans un tel ordre de choses doit être même évitée, fut transformée en l'absurde principe historique que le prolétariat, dans tous les cas, doit éviter les combats révolutionnaires. Le conditionnel s'est transformé en absolu, en « impératif catégorique » de la lutte de classe prolétarienne. La tradition s'est figée, après s'être transformée en forme mourante. Karl Kautsky, prêtre et gardien du « pur marxisme », ainsi que le « comprenait » la direction du parti socialiste, a théoriquement canonisé la tactique qui consiste à éluder successivement le combat, tactique dont on fit l'unique et salutaire « stratégie » et ce, juste au moment où l'impérialisme, arrivé à son apogée, poussait les masses prolétariennes dans une action formidable qui aurait pu, en s'avivant, se changer en lutte révolutionnaire.

La guerre universelle a montré clairement, même aux plus bornés, qu'une insolente réalité se moquait depuis longtemps déjà des péroraisons de Kautsky sur « la supériorité » de sa « stratégie », à laquelle ne croient plus, en général, que ceux qui ne veulent pas de la lutte révolutionnaire. Le poing brutal de Noske a brisé définitivement la vieille tradition idyllique. Désormais, au sein du prolétariat allemand, règne la tradition des combats révolutionnaires, devenue une force historique. Perdant son sang et ruisselante de larmes, mais avec la tête haute, fièrement, hardiment, le visage tourné au soleil levant, cette tradition s'est implantée au sein des ouvriers allemands. La signification historique de la tradition révolutionnaire du prolétariat consiste en ce qu'elle représente la création propre de celui-ci, le fruit de sa propre puissance créatrice. Elle consiste encore en ce que, luttant et mourant pour la révolution, les masses prolétaires sortent des cadres dans lesquels la société bourgeoise renferme leur vie et leur activité, et par cela même, atteignent la liberté humaine absolue, constituant le but de la lutte émancipatrice de leur classe. La tradition révolutionnaire est la manifestation supérieure d'une nouvelle vie intérieure, d'une nouvelle activité de l'esprit des masses prolétaires. C'est ce qui explique sa force entraînante, éducatrice et créatrice. Si les leaders du prolétariat ne craignent pas les perspectives d'une mort héroïque dans le combat, en se soumettant aux injonctions du devoir et de l'honneur, c'est là quelque chose d'incontestablement précieux. Cela contribue à la formation d'une tradition révolutionnaire individuelle et éduque les révolutionnaires dans l'esprit de cette tradition.

Mais cette tradition ne se forme que lorsque la lutte révolutionnaire et la mort pour la révolution deviennent une manifestation ayant un caractère de masse, une expression de la grande communauté d'idée intérieure, une expression de la libre volonté des masses. Dans les veines de la jeune tradition révolutionnaire des ouvriers allemands, coule le

sang de quinze mille victimes, et le battement de tous ces cœurs se confond dans un formidable grondement, qui appelle tous les immobilisés et les inertes, les indifférents et les apathiques, les hésitants et les indécis, et qui les presse impérieusement d'aller sans cesse plus avant et toujours plus loin!

Les amis, tout autant que les ennemis de la Révolution, considèrent que le facteur décisif de son triomphe en Russie, réside dans le fait qu'à sa tête se trouvent les chefs les plus talentueux et les plus grands. Et tous se cassent la tête sur cette énigme, pour savoir quelles « particularités nationales » ont pu faire apparaître, en Russie, la figure gigantesque de Lénine, les grandes figures de Trotsky, de Sverdlov, de Zinoviev, pour parler plus laconiquement de cette pléiade de chefs bolchéviks alors qu'en même temps, dans tous les autres pays, on est frappé de l'absence d'hommes politiques intelligents, doués et habiles à la direction. Les sagaces historiens de ce genre, ne comprennent pas le fond de la révolution et ne savent rien de l'histoire de la révolution russe. Ici, la révolution a triomphé parce que la tradition, par une longue lutte révolutionnaire, riche en victimes, a enfanté des militants de la race de Lénine, Trotsky, Zinoviev, Sverdlov et autres. Et, en dehors de ces brillantes personnalités marquantes, elle a créé des centaines, des milliers de Lénine, de Trotsky, etc., etc., d'hommes et de femmes, qui, de jour en jour, avec abnégation, consacrèrent toutes leurs forces à l'accomplissement de la tâche dont ils avaient été chargés, donnant jusqu'à leur dernier souffle, et, le plus simplement du monde, toujours prêts à lutter et à mourir pour la cause révolutionnaire.

Ceux qui sont tombés pour la Révolution.

Lors des anniversaires de la mort de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht, les noms des grands leaders disparus seront sur les lèvres de tous les partisans sincères du socialisme international. Le prolétariat combattant du monde entier abaissera ses étendards devant leurs tombes. Avec un sentiment de pieuse reconnaissance, il les honorera ainsi que ces milliers d'anonymes, d'inconnus, qui tombèrent, en 1917, dans la lutte avec la contre-révolution allemande. La destinée sanglante de Karl Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Léon Iogouichés et d'Eugène Léviné n'est que le reflet et le symbole de la destinée des masses. Quand le regard, tourné vers le lointain, erre sur l'étendue sans bornes de la mer, il s'arrête toujours sur les cimes étincelantes des vagues, annonciatrices de l'éternel mouvement des flots. Mais les cimes étincelantes ne sont que la couronne de la masse des flots mouvementés, et plus la lame est large et haute, plus leur éclat perce dans le lointain.

Si Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg, Frantz Mehring, Léon Iogouichés et Eugène Léviné, au moment de leur mort, apparaissent sur les cimes de la vague révolutionnaire, ce n'est assurément pas par un pur jeu du hasard. Toute leur vie, ils furent des pionniers de la tempête qui déclina les eaux, les souleva dans les airs et les précipita en avant. Leur mort est le couronnement de leur vie, pénétrée tout entière par l'unité intérieure de la conviction et de la cause, de la lutte révolutionnaire contre toutes les forces obscures opprimant les hommes, les rivant aux chaînes, les pourchassant comme des pauvres et des indignes, du banquet de la vie civilisée. « Mort au Spartakiste ! » « Le Spartakiste, voilà l'ennemi de la société ! », tels sont les cris avec lesquels on assassine traîtreusement les mili-

tants les plus marquants du prolétariat révolutionnaire, avec lesquels on met à mort des milliers de combattants prolétariens. Ce cri fut naïf et stupide pour autant qu'il était provoqué par l'idée que le « Spartakiste » avait « créé » les événements de janvier et de mai. Mais, en général, il n'était pas dépourvu de quelque sens intérieur, car le « Spartakiste » avait bien excité et éduqué cet esprit d'insurrection, l'esprit de révolte des masses prolétariennes qui s'est fait sentir avec la violence d'un élément dans la lutte révolutionnaire de 1919. L'impérissable mérite de nos chefs disparus restera, pour toujours, d'avoir appartenu au groupe « Spartacus », appelant par la parole et l'action les esclaves du capital à la révolte, au moment où les chefs de la majorité social-démocrate, remplissant le rôle d'entraineurs et de geôliers, poussaient les masses prolétariennes dans le massacre de la guerre universelle. Ces chefs continuèrent à enflammer les masses même pendant la révolution, lorsque les social-majoritaires s'efforçaient de rejeter le prolétariat sous l'ancien joug et que les leaders des indépendants, incécis, se tenaient timidement à l'écart.

Mais que signifie ce mot : « Spartacus » ? « Spartacus » — ce n'est pas seulement, pour les hommes, le vieux rêve éternellement rajeuni de s'émanciper de toutes les misères sociales, le rêve qui, dans les formes idéologiques les plus diverses, passe en tâtonnant, cherchant sa route à travers toute l'histoire et qui trouve son incarnation dans les vers enflammés des poètes, des prophètes et des fondateurs de religions. « Spartacus », c'est la conscience, la volonté, l'aspiration active à la réalisation de ce rêve et, de plus, une forme historique supérieure de lutte pour la liberté, pour la souveraineté de tous les participants à la lutte, pour le socialisme international. Sous le drapeau du socialisme international, « Spartacus » rassemble les masses prolétariennes dispersées et dupées pour la lutte contre les oppresseurs, au moment où le capitalisme impérialiste, avec un mépris absolu, dénie à ces masses toute dignité humaine, les foule aux pieds en les forçant

à la guerre fratricide, à la négation de leur idéal humain et à son abjuration. Sous le drapeau du socialisme international, « Spartacus » rassemble les masses prolétariennes dispersées et dupées, même lorsque la révolution se met en marche, en Allemagne, et quand on s'efforce de la transformer en concubine vénale de la minorité bourgeoise. « Spartacus » rallie les masses d'esclaves dans une solide unité guerrière, en vue du dernier assaut décisif. Les chefs disparus travaillèrent sous le drapeau de « Spartacus » avec une fidélité et un attachement inébranlable à la cause commune.

Karl Liebknecht, agitateur talentueux, infatigable, réveillait et entraînait les masses par le feu de sa profonde conviction intérieure, par la flamme de sa parole ardente, galvanisant leur volonté de conquérir la liberté. Intrépide soldat de la Révolution, il va au-devant des masses, sans perdre de vue, un seul instant, le but suprême. Il est des premiers social-démocrates allemands qui stigmatisèrent le militarisme et l'impérialisme comme les ennemis les plus dangereux, les plus mortels de la classe ouvrière et qui se donnèrent pour but de terrasser sans faiblesse ces ennemis, Karl Liebknecht réunit, pour cette lutte, de nouveaux régiments de militants résolus, appelant sous le drapeau du socialisme — et c'est là son impérissable mérite — toute la jeunesse révolutionnaire. Il devine, pressent la trahison ourdie dans le camp de la social-démocratie et s'efforce, par une lutte courageuse, de la repousser. Se moquant du danger, ne comptant pas avec les pertes, il mène inlassablement la lutte, impétueux et téméraire, se jetant dans le feu de la mêlée avec la persévérance et l'audace des grands révoltés. Karl Liebknecht, pendant très longtemps, ne trouvant d'appui nulle part, fut le premier des cent députés social-démocrates du Reichstag qui leva le drapeau immaculé du socialisme international au-dessus des champs de bataille où fumait le sang ; c'est à ce titre qu'il est devenu l'éducateur, le guide, le combattant d'avant-garde, l'exemple le plus noble et le plus réconfortant pour les prolé-

taires de tous les pays. Les poursuites, les années d'emprisonnement, ne purent pas briser sa fidélité à ses convictions, user son esprit passionné de combattivité. Pendant la révolution, il lutte avec une maîtrise presque surhumaine, continuant jour après jour, le corps à corps avec l'ennemi, jusqu'à l'heure où il tombe percé de balles, traîtreusement assassiné par des officiers.

A côté de Karl Liebknecht, un autre « spartakiste », Frantz Mehring, chevalier né de l'esprit, maniant une plume tranchante comme une épée. Doué d'un rare talent d'écrivain, ce brillant et laborieux historien renonce aux avantages et aux honneurs qui l'attendaient dans le camp de la bourgeoisie et se consacre avec le plus grand attachement et la plus grande abnégation à la cause du prolétariat. Aux heures les plus graves, il subit l'épreuve du feu et devient un vrai combattant révolutionnaire. Quand le gouvernement met en vigueur la loi contre les socialistes pour le désarmement et la répression du prolétariat révolutionnaire, Frantz Mehring, hardiment et résolument, se jette à la rencontre des capitalistes et des junkers coalisés. Le 4 août 1914, quand la social-démocratie allemande se renie et passe du côté de l'ennemi impérialiste, aux accents barbares d'une musique patriotique, apportant en sacrifice à l'avidité de domination universelle de la bourgeoisie des millions d'ouvriers, Frantz Mehring, presque septuagénaire, se joint avec une juvénile ardeur au petit groupe de stoïques militants qui déclarent la guerre aux impérialistes et aux social-patriotes et qui s'efforcent d'arracher à leur influence les âmes prolétariennes. Par ses derniers articles dans la *Rote Fahne*, il donne à la révolution ses dernières forces. L'esprit de « Spartacus » parle d'une voix haute et ferme dans la riche littérature qu'il laisse en héritage au prolétariat.

C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que nous tournons notre pensée vers Léon Loguichès et Eugène Léviné, vers ces deux « étrangers », qui, semblables à la juive russo-polonaise Rosa Luxembourg, acquièrent par leur activité et

leur participation à la lutte, l'imprescriptible droit de cité dans tout cœur de prolétaire allemand épris de liberté. Leur mort tragique a mis le dernier sceau à la charte qui leur confirme ce droit perpétuel. Ces « étrangers » étaient des socialistes internationaux dans le sens le plus vrai de ce mot. Pour le bourgeois patriote, la patrie est, comme on le sait, où il vit bien. ou, pour s'exprimer en langage capitaliste, où il peut le mieux exploiter autrui et jouir de la vie. Pour les « spartakistes », la patrie était là où le socialisme avait besoin de leurs forces, où il exigeait leur vie. Les noms de Léon Iogouichés et d'Eugène Léviné sont inscrits en traits ineffaçables dans l'histoire de la révolution des deux pays. Sous le règne de la terreur tsariste, Léon Iogouichés-Tichko insuffle au prolétariat de la Pologne russe l'esprit de « Spartacus » et lui communique une force créatrice. Avec Rosa Luxembourg, il est le fondateur et le chef du parti social-démocrate polonais, qui a conservé inaltérés les principes sacrés de l'internationalisme. Lors de la révolution de 1905, il marche d'un pas assuré, le regard étincelant, à la tête des esclaves révoltés. Après son évasion des geôles du tsar, il se consacre au travail et à la lutte révolutionnaires en Allemagne. A partir du moment où se déclencha la guerre universelle, il fut le camarade d'idée et le compagnon d'armes de Rosa Luxembourg, appelant les prolétaires au grand jugement historique contre le capitalisme malfaisant, destructeur de vies humaines. Il est la main organisatrice de sa géniale amie, tout en étant sa conscience critique, qui ne se tait pas même une minute; il fut même, parfois, un pionnier du mouvement, en avance sur elle. Un énorme mérite lui revient, du fait que la littérature d'agitation et de propagande, qui jeta une si vive lumière sur les causes de la guerre impérialiste universelle, tout en stigmatisant la banqueroute de la social-démocratie et en préparant les exploités à la révolution, put, en dépit de l'état de siège, s'imprimer et se répandre à la face même des argus de la censure et des limiers de la police.

On peut même dire que cette littérature, dans sa majeure partie, n'aurait jamais vu le jour, sans l'inlassable persévérance et l'initiative de Léon Joguichés. Son énergie fut d'une importance décisive pour l'organisation du groupe « Spartacus », qui devait réunir toutes les forces des esclaves révoltés. Il vint à bout victorieusement des difficiles problèmes des semaines révolutionnaires et la contre-révolution tua dans sa personne le plus fidèle exécuteur des dernières volontés politiques de Rosa Luxembourg.

En 1905, Eugène Léviné participe, en Russie, à la lutte révolutionnaire et paye ce crime d'un emprisonnement. En Allemagne, issu d'une famille riche, il renonce aux avantages que lui procuraient sa naissance et une préparation scientifique universelle, il renonce à ses prérogatives d'universitaire, et devient ouvrier. Avec sa femme et ses enfants, cet homme, dont l'âme est essentiellement sensible et impressionnable, supporte toute l'immense amertume des privations de la classe prolétarienne. Eugène Léviné accepte ces misères courageusement. Car, d'après ses opinions, celui qui veut sortir le prolétariat des fondrières de l'indigence morale et matérielle et le conduire vers les sommets de la liberté, à la lumière du soleil, doit lui-même se fondre totalement dans le prolétariat. Eugène Léviné se donne pour tâche de marcher à sa tête, de lutter pour sa cause et de le diriger. La trahison de la social-démocratie et de la bureaucratie syndicale le pousse parmi les militants du groupe « Spartacus ». Il est présent partout où la cause de la liberté a besoin d'un esprit clair, d'une volonté forte, d'un travailleur consciencieux et d'un combattant. Eugène Léviné se bat aux côtés des combattants de la révolte de janvier, à Berlin; il groupe les mineurs de Westphalie, qui revendiquent la socialisation et le régime soviétiste; à Munich, il va au devant des ouvriers tenant le drapeau du communisme et meurt avec cette exclamation de fière confiance dans la victoire : « Vive la révolution universelle ! »

Les spartakistes qui succombèrent en 1919, formaient une élite bien supérieure au niveau habituel de la personnalité, qui s'étaient groupés autour de celle qui personnifie le cœur, brûlant du feu sacré, de « Spartacus », son œil clair, pénétrant, sa volonté d'acier : Rosa Luxembourg. En fait, Rosa Luxembourg incarne l'âme même de « Spartacus », du chef immortel de la grande révolte des gladiateurs. Sa vie n'est que travail et lutte, cri permanent adressé aux esclaves de notre époque : Réveillez-vous ! Rappelez-vous que vous êtes des hommes ! Montrez-le en sortant de votre antre et en vous élevant jusqu'à la lumière du soleil. Votre jour viendra ! — Toute sa vie est de labeur et de soucis, d'héroïsme et d'abnégation, d'aspiration à ce que les opprimés eux-mêmes écrivent de leurs propres mains la charte de la liberté humaine, à ce qu'ils se transforment de porteurs soumis de la croix, en combattants conscients, courageux et dévoués. L'œuvre de Rosa Luxembourg, est une longue suite d'efforts héroïques, dirigés vers un seul et même but. Ses vertus personnelles brillent et enflamment, elles réchauffent et rafraîchissent, engendrent la vie et apportent la mort, elles sont animées par une seule volonté, dirigée inébranlablement vers un seul et même but : éveiller chez les ouvriers la volonté de puissance et leur donner la capacité de mettre à exécution le verdict de l'histoire contre le capitalisme.

A partir du jour où Rosa Luxembourg commença de vivre d'une vie consciente, elle se consacra totalement aux humbles et aux opprimés. Ce ne fut pas, chez elle, charité sentimentale, qui par-dessus tout s'admire elle-même, bien qu'il n'y eut pas de cœur plus sensible, de main plus généreuse, toujours prête à secourir son prochain, que le cœur et la main de cette femme remarquable — non, c'était un désir d'ennoblir les humbles et les opprimés, après avoir éveillé en eux le sentiment et la volonté de s'affranchir des chaînes et de conquérir le monde entier. A peine adulte, Rosa Luxembourg élit sa patrie et son arène d'activité en Al-

Allemagne. Car, comme son sentiment scientifique le lui fait prévoir, au point de développement où en était alors la société, la mêlée décisive la plus proche pour la liberté prolétarienne doit se produire en Allemagne. Rosa Luxembourg veut mener les esclaves, armés d'une saine conscience de classe, vers la victoire. Elle commence alors cette longue lutte avec « l'inconscience des masses », cette lutte ardente, inlassable avec la bourgeoisie falsificatrice du socialisme révolutionnaire international, qui contamine tous les milieux de la social-démocratie. Elle combat, elle lutte par la parole et par la presse, en théorie et en pratique, dans les congrès du parti et dans les réunions publiques, partout où il y a la possibilité pour les esclaves de compter leurs forces et d'apprendre à agir.

L'activité de Rosa Luxembourg atteint son apogée lorsque, dans la première période de la guerre mondiale, les esclaves contemporains, fidèles à la social-démocratie et trompés par les fables sur la défense de la patrie, abandonnent le champ de la grande bataille pour leur émancipation et vont mourir aux accents des hymnes patriotiques sur les champs de bataille de la guerre impérialiste. Son activité en était à ce point culminant, quand le désastre militaire impérialiste allemand posa devant les prolétaires la tâche de transformer la demi-révolution gouvernementale en une révolution absolue de régénération sociale. Dans ces graves moments historiques, Rosa Luxembourg prouve sa supériorité politique et révolutionnaire, ses qualités de champion du prolétariat. Du chaos sanglant de la guerre, elle tire pour la classe ouvrière la conviction certaine que l'heure est proche de l'écroulement du monde capitaliste, maintenu par les chaînes de l'esclavage. Montrant en exemple la banqueroute honteuse de la social-démocratie et de la deuxième Internationale, elle montre au prolétariat la nécessité d'observer la loi supérieure de la lutte de classe prolétarienne, de la solidarité internationale de tous les exploités, la nécessité d'attaquer le capitalisme, en se groupant dans une

6

internationale d'action commune. Cette conscience claire est suivie, comme toujours, chez Rosa Luxembourg, d'une action énergique, systématique, passionnée.

« Spartacus » commence à grouper et à cimenter les asservis.

Dès lors, l'idée directrice qui règne absolument sur la vie et l'activité de Rosa Luxembourg, apparaît fortement et nettement : idée qui consiste à ne pas se limiter à organiser les sommets de la classe ouvrière, mais à grouper dans une puissante unité combattante tous les exploités, tous les asservis, tous les déshérités et opprimés du régime bourgeois ; à réunir, comme il est dit dans l'évangile, non seulement les appelés des riches organisations, mais tous les estropiés, les infirmes et les faibles de la vie sociale, qui trainent péniblement une misérable existence. La lutte révolutionnaire de tous les rendra forts et robustes. Il n'est pas que les cadres étroits du parti qui doivent grouper tous ceux qui ont une figure humaine et qui peuvent lutter, qui sont obligés de lutter, mais quelque chose de plus solide, de plus durable, de plus indissoluble : la communauté d'idées, la communauté de volonté, dirigée vers un seul et même but élevé : la transformation du monde, afin qu'il devienne le patrimoine de tous, la patrie universelle de la libre et fière humanité, le domaine du travail créateur, la source des nobles jouissances.

Aspirer à ce but ne signifie aucun mépris pour l'organisation, aucune négation de sa nécessité et de l'importance de sa tâche. Au contraire. D'après Rosa Luxembourg, un parti solidement groupé doit être l'épine dorsale de l'organisation et le cerveau de l'action géante des masses agissantes.

Mais dans ce parti, la forme ne doit pas tuer l'esprit, l'idée, non le parti, doit être la force motrice principale. L'esprit, l'idée, doit grouper, même en dehors du parti, les masses d'ouvriers, les manuels et les intellectuels dans des phalanges combattantes, auxquelles la société capitaliste ne pourra pas résister.

Rosa Luxembourg est tombée à l'heure où les esclaves ne commençaient encore qu'à affluer sous les plis du « Drapeau Rouge » de « Spartacus ». Mais elle avait donné sa vie à la cause de la lutte prolétarienne bien avant de mourir. Elle l'avait donnée journellement, à chaque heure, jusqu'à la dernière lueur de ses forces. Nous savons qu'à n'importe quel moment, elle était prête à donner modestement et joyeusement sa vie pour la cause du socialisme. Nous pouvons être pleinement convaincus qu'elle est tombée gravement, comme tombaient les héros de l'antiquité. Elle est morte avec l'inébranlable croyance d'une martyre chrétienne, souhaitant dans sa dernière pensée la victoire du socialisme, bénissant par un dernier élan de sentiment le bonheur qui lui était échu de le servir et d'entrevoir sa venue à travers la tempête révolutionnaire.

La lutte politique émancipatrice de la bourgeoisie allemande ne connaît pas de militants qui pourraient être mis au rang de nos grands morts de 1919. Nous nous inclinons avec vénération devant Robert Blum, Trutcher et tant d'autres, qui donnèrent leur vie ou qui sacrifièrent leur liberté dans la lutte contre les forces du féodalisme. Ils furent des vaillants, pénétrés d'un idéal très élevé, animés d'un enthousiasme pur. Mais tout de même, la bourgeoisie allemande n'a produit, dans les années de 1848 et 1849, ni des groupes entiers de combattants révolutionnaires, ni des héros isolés de grande envergure. Ses plus grands esprits luttèrent dans le domaine de la littérature et de la philosophie, non sur le terrain brutal de l'activité politique. La tragédie de leurs destinées résida dans ce fait que leur art et leur philosophie couvrirent d'une couche d'or le régime d'esclavage qu'ils avaient abhorré et — tout au moins par la pensée — voulu détruire tout en s'y soumettant, tout en le servant dans la mesure de leurs forces, dans les charges plus ou moins importantes qu'ils remplissaient. Le talentueux et délicat poète, le champion de la pensée libre, Lessing, après de nombreuses années

d'une existence de demi-famine, est mort bibliothécaire du prince Brunswick Wolfenbützel. Richard Wagner, qui comprenait clairement le lien entre l'art et la révolution, qui rêvait de doter l'humanité d'un art populaire et qui combattit, en 1848, dans les rangs révolutionnaires, fut sauvé par la bonté du monarque demi-fou qui l'arracha des griffes de la nécessité. Le royaume classique de la liberté du prolétariat, la révolution sociale, est construit sur le sol hideux de la politique. Il représente un régime mondial, qui synthétise en même temps la liberté universelle. Voilà pourquoi, dans la lutte pour la liberté, le rôle le plus important est joué par la conception du monde qui seule peut donner à la lutte la grandeur spirituelle et morale, la force et la capacité d'enfanter des grands hommes.

Nous sommes obligés de remonter au loin dans l'histoire allemande, jusqu'à l'époque de la réforme, à l'insurrection paysanne, pour trouver des événements comparables à la guerre sociale révolutionnaire de nos jours — et des hommes semblables à ceux qui dirigent cette lutte, portant son fardeau sur leurs épaules. Peu d'entre eux, il est vrai, atteignent le même niveau moral ; et les réformateurs social-démocrates majoritaires d'aujourd'hui trouveraient encore trop larges pour leurs chétives épaules les défroques historiques des « modérés », des « révolutionnaires en pantoufles » de cette époque, contre lesquels les représentants « de la tempête et de la violence » jetaient les foudres de leur courroux.

Certes, Martin Luther, après sa tentative hardie de révolutionner la société, s'est contenté du rôle incomparablement plus modeste de réformateur d'église. Mais si l'on compare à Luther, fils de paysan, plein de forces naturelles intactes, devenu poète et tribun, le flambeau spirituel de notre socialisme gouvernemental, le docteur David, celui-ci nous paraîtra un petit magister scolastique poussièreux. Toute la grande sagesse des socialistes de gouvernement dans son ensemble ne rappelle qu'un

trait de la « politique réaliste » « du cher homme de Dieu », du chef des paysans destructeurs de châteaux, qui se transforma en ami des princes, des « séculiers » ou tout simplement des empocheurs de biens d'églises. Il s'agit de la sagesse bourgeoise de bon père de famille, qui fait que Philippe Scheidemann se propose de se retirer dans sa tranquille retraite politique d'*Oberburgmeister* de Cassel, comme en son temps Luther, qui termina ses jours dans « un bien-être modéré », possédant deux monastères, une propriété séculaire et une métairie.

Maintenant comme alors, nous rencontrons les personnalités de la plus grande envergure là où la lutte a pour but de chasser la propriété au pouvoir des positions qu'elle occupe et de rétablir l'homme dans ses droits ; là où sérieusement, pieusement, avec un audacieux mépris de la mort on se bat pour le communisme, pour l'établissement sur la terre du royaume de Dieu, de l'égalité universelle, de la liberté et de la fraternité, dans la pleine acception du mot ; là où les hommes luttent pour la transformation de la morale de l'au delà du christianisme en politique d'ici-bas, en réalité terrestre, en droit social.

Sur le sol secoué comme le cratère d'un volcan, de cette guerre sociale, la figure de Thomas Munster, « Spartacus » de son temps, nous apparaît. Poussé par un profond sentiment, il sacrifia à tous, ce qui constitue habituellement le sens et le contenu de la vie humaine pour n'acquérir, en échange, qu'une seule perle précieuse : le renoncement à toute personnalité, la consécration, corps et âme, au but poursuivi. Combattant sans peur de l'esprit et de l'épée, il veut amener les paysans révoltés et les prolétaires des corps de métiers au royaume communiste de Dieu ; avec eux, il supporte les privations, comme eux il souffre, comme eux il lutte, avec eux il meurt, grand dans la mort, géant par ses vues, par sa foi, digne de l'immortalité. Nous pouvons mettre au même rang que Thomas Munster les chefs spartakistes disparus, et cette

comparaison ne les diminuera en rien. Rosa Luxembourgeois est une personnalité d'une envergure tout aussi grande. On le reconnaîtra, aussitôt que sur la personnalité, la vie et l'activité de Rosa Luxembourgeois, un tribunal, non politique, mais impartial et historique, aura porté son jugement.

Les combats révolutionnaires de 1919 et leurs pertes sanglantes peuvent faire pleurer ceux qui doivent y voir une menace et une atteinte à leur puissante situation, les pleurnicheurs politiques des deux sexes, qui détestent la lutte comme la voix de leur conscience impure, car elle leur rappelle leur propre inactivité, leur couardise et leur égoïsme. Personne n'osera nous accuser d'indifférence envers les sacrifices accomplis, car nous en ressentons tous les jours douloureusement toute l'immensité. Ces combats nous ont fait des blessures qui ne se fermeront jamais, aussi longtemps que nous vivrons ; ils nous ont causé des pertes que jamais personne ne compensera. Mais il n'en est pas moins vrai que s'exhale de notre poitrine cette vibrante exclamation : « Quand même ! » Oui, quand même et malgré tout, « Spartacus » restera fidèle à la lutte et aux victimes. Les combats révolutionnaires de « l'année rouge » n'ont pas été inutiles, les pertes les plus lourdes n'ont pas été vaines. Quinze mille cadavres de fiers combattants de la révolution et un nombre innombrable d'enfermés dans les prisons, c'est la preuve qu'au sein du prolétariat allemand, la concentration des masses est commencée et qu'elles vont consciemment, avec une farouche résolution, à l'assaut de la société bourgeoise. La lutte se développe. De nouvelles légions toujours plus denses se rallient, sous des mots d'ordre toujours plus clairs, obéissant à une tactique toujours mieux appropriée.

L'avant-garde du prolétariat allemand sort de la lutte de l'année écoulée trempée au feu et pénétrée de confiance en la victoire. Nos lamentations funèbres sur les combattants arrachés de notre sein, ce sont nos serments de combat ; en signe de deuil, nous nous préparons à la lutte, sans rien perdre

de notre courage et sans nous laisser abattre par le destin.

Une légende historique raconte que dans la bataille des nations des Champs Catalauniques, les adversaires se battirent avec un tel acharnement que les âmes des guerriers continuèrent, après leur mort, à lutter dans les airs. Nos compagnons d'armes disparus ne continuent pas la lutte dans les airs, mais avec nous, dans notre sein. Ils ne peuvent pas mourir ; ce qu'ils nous ont donné par leur nature et par leur activité ne peut pas périr. Tout cela est entré dans la chair et dans le sang de l'innombrable multitude des prolétaires et s'est transformé chez eux en conscience, en volonté, en action. Des milliers de Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Loguichés, de Mehring et de Léviné, ont surgi maintenant au sein du prolétariat d'Allemagne et du monde entier ; dans les rangs ouvriers, il y a désormais des milliers de nouveaux combattants qui égalent ces grands morts en grandeur et en pureté de convictions, en stoïcisme et en fidélité au devoir, en audace et en abnégation. Voilà pourquoi nous ne les pleurerons pas, mais nous lutterons ! « Le branle-bas de combat sonne à nouveau, le combat va reprendre. »

L'organisation économique capitaliste, la société bourgeoise d'Allemagne sont mûres depuis déjà longtemps pour leur disparition. Nous avons devant nous les symptômes éclatants de la décomposition du capitalisme allemand. Le manque de matières et d'approvisionnement, la diminution de la production, l'affaïssement de l'industrie, la dépréciation de l'argent, l'exportation de toutes les valeurs à l'étranger, le chômage, les prix de spéculation sur les objets de première nécessité — phénomènes signifiant, en un mot, la misère de plusieurs millions d'êtres — tout cela équivaut à la condamnation à mort de l'organisation économique de la société bourgeoise. Ce qui prouve aussi que sa politique est condamnée à mort, c'est l'état de siège, la défense et la milice militaire volontaire, la renaissance de l'ancien militarisme, le culte des Hinden-

burg et des intrigants de la camarilla d'officiers royalistes, le bavardage parlementaire sur la socialisation, la comédie de la recherche des responsables de la guerre universelle, les fraudes avec les emprunts des caisses d'épargnes, l'émission considérable de papier-monnaie, la livraison des travailleurs à l'impérialisme de l'Entente en qualité de bœufs émissaires et d'objets d'exploitation, la politique du poing de fer à l'égard de la Russie soviétiste, etc... L'affaïssement de la morale bourgeoise crie au ciel, apparaissant dans les machinations des hommes d'affaires, des agents de change et des spéculateurs de bourse, dans les duperies en vue de ne pas payer l'impôt sur les bénéfices de guerre, dans le scandale Skarech-Parvus, dans le procès Marloh, dans les orgies que les riches, les repus organisent aux dépens des pauvres affamés. L'Allemagne bourgeoise se rapproche irrésistiblement de cet état, où la société, d'après Karl Marx, périt parce qu'elle n'est plus en mesure d'assurer à ses esclaves une existence même de famine. Dans ses classes dominantes règne le même esprit que l'on vit en France, sous l'ancien régime, en pleine période de décadence : « Après nous, le déluge... »

Les mêmes symptômes de désagrégation du régime capitaliste s'observent dans les pays victorieux de l'Entente. De plus en plus clairement, apparaît leur impuissance à solutionner, ainsi qu'on l'avait promis aux peuples, les difficultés nationales, au moyen du droit, qu'ils proclamèrent, des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit qui git maintenant sous le talon de l'Entente ; en cela, le produit célèbre de la sagesse Wilsonienne, « la Société des Nations », ne leur sera d'aucun secours, car elle n'est rien de plus qu'une alliance défensive et offensive du capitalisme mondial pour l'exploitation, dans une ampleur universelle et pour la défense contre le socialisme. Il devient de plus en plus évident que le capitalisme, dans les pays de l'Entente, n'est pas en état d'écarter les contradictions sociales, ni de les affronter. En dépit de la victoire et des sommes formidables affectées à la

« restauration » de tout ce qui fut détruit par la barbarie guerrière, il apparaît que la guerre mondiale a ébranlé dans les pays victorieux tout le système économique jusque dans ses fondements, enfanté des difficultés financières insurmontables, enrichi quelques fournisseurs et ruiné l'immense majorité de la population. Du cratère des contradictions de classes doit sortir, d'un moment à l'autre, le torrent incandescent de la révolution, si même aujourd'hui les repus, ivres de victoires dansent sur la mince écorce du sol recouverte de fleurs, ne prêtant pas d'attention aux esclaves que groupe « Spartacus » pour la revendication de leur liberté. Le crépuscule des dieux de la société bourgeoise tombe sur tout l'univers, inéluctablement.

Mais nous ne serons pas obligés, en Allemagne, d'attendre, dans une tension douloureuse, comme cela fut dans les révolutions du siècle dernier, que le cri du Coq gaulois nous annonce les premières lueurs de l'aurore de la liberté. Tournons notre regard vers l'Orient. Là-bas, l'aurore de la liberté s'est déjà levée. Là-bas, depuis déjà deux ans, la Russie socialiste et soviétiste, avec un héroïsme et une abnégation sans exemple, lutte contre des difficultés et des dangers que l'histoire, jusqu'alors, n'avait jamais connus, contre la contre-révolution du dedans et toutes les forces du capitalisme universel du dehors. La Russie socialiste et soviétiste sera pour nous un symbole, une espérance et une garantie de la venue des temps nouveaux, surgissant du chaos de la chute de la société bourgeoise. Le prolétariat combattant de l'Allemagne révolutionnaire doit construire un pont, par lequel le feu purificateur de la révolution, destructeur du capitalisme, se répandra de l'Orient à l'Occident. Soyons prêts, préparons tout. Tendons chaque muscle dans le travail et dans la lutte, afin que l'œuvre devienne esprit, et l'esprit œuvre! — Spartacus, lève plus haut ton drapeau! Esclaves, en avant! Tout par la Révolution! Tous pour la Révolution!

CLARA ZETKIN.

Bulletin Communiste

HEBDOMADAIRE

Organe du Comité de la III^e Internationale

TOUS LES JEUDIS, 16 PAGES : 0 fr. 50

PARIS, 123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

Le **Bulletin Communiste** a publié et publiera des articles, études, chroniques, de :

Henri GUILBEAUX, R. LEFEBVRE, F. LORiot, Pierre MONATTE, P. PASCAL, Ch. RAPPOPORT, R. REYNAUD, J. SADOUL, Boris SOUVARINE (**France**).

A. BALABANOV, BORODINE, BOUKHARINE, Maxime GORKI, IOFFE, KAMENEV, KEMERER, Alexandra KOLLONTAÏ, KRASSINE, KRESTINSKY, KRITZMAN, LÉNINE, LOUNATCHARSKY, MIASNIKOV, MILIOUTINE, NOGUINE, POKROVSKY, Karl RADECK, RIAZANOV, RYCOV, STIEKLOV, TIMIRIAZEV, TCHITCHERINE, TROTSKY, ZINOVIEV (**Russie**).

Max ALBERT, P. FRÖLICH, Paul LÉVY, Karl LIEBKNECHT, Rosa LUXEMBOURG, Frantz MEHRING, MÜNZENBERG, TALLEIMER, Clara ZETKIN (**Allemagne**).

H. GORTER, A. PANNEKER, RAVENSTEIN, Henriette ROLAND HOLST, S. J. RUTGERS, WIJNKOOP (**Hollande**).

DJERSZINSKY, Félix KOHN, MARCHLEVSKY, Léon TYCHKO (**Pologne**).

KORITCHONER, Otto MASCHL, TOMANN (**Autriche**).

J. HUMBERT-DROZ, Fritz PLATTEN (**Suisse**).

BELA-KUN, ROUDNIANSKY (**Hongrie**).

ASKEW, INKPIN, MAC LEAN, A. MAC MANUS, Sylvia PANKHURST, Eden et Cedar PAUL, Philips PRICE, Fred WILLIS (**Grande-Bretagne**).

BLAGOÏEFF, DIMITROFF, KABAKTCHIEFF, KOLAROFF, MAXIMOFF (**Bulgarie**).

Max EASTMAN, John REED (**Etats-Unis**).

BOMBACCI, SERRATI (**Italie**).

HÖGLUND, GRIMLUND (**Suède**).

Martin TRAUMAEI (**Norvège**).

KUSSINEN, SIROLA (**Finlande**).

Merino GRACIA, J. RAMIREZ (**Espagne**).

MILKITCH (**Yougo-Slavie**).

Sen KATAYAMA (**Japon**).



LITTÉRATURE

COMMUNISTE

EN VENTE

dans toutes les Librairies
Socialistes et Communistes

BOUKHARINE. — <i>Le Programme des Communistes</i> ..	1.25
A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution</i> . (Préface de Boris Souvarine)	0 50
ANTONIO COEN. — <i>La Vérité sur l'Affaire Sadoul</i> ..	» 50
KERTJENZEV. — <i>Les Alliés et la Russie</i>	3 »
ALEXANDRA KOLLONTAÏ. — <i>La Famille et l'Etat communiste</i>	0 40
LÉNINE. — <i>Lettre aux Ouvriers américains</i>	0 25
LÉNINE. — <i>Les Problèmes du Pouvoir des Soviets</i> ..	0.50
A. RANSOME. — <i>Six semaines en Russie</i>	3.50
JACQUES SADOUL. — <i>Vive la République des Soviets!</i>	0.40
JACQUES SADOUL. — <i>Notes sur la Révolution bolchevique</i>	7.50
BORIS SOUVARINE. — <i>La Troisième Internationale</i> ..	0.50
BORIS SOUVARINE. — <i>Eloge des Bolcheviks</i>	0.60
ROBERT THAL. — <i>Deuxième ou Troisième Internationale</i> . (Préface de Boris Souvarine)	0.30
LÉON TROTSKY. — <i>L'Avènement du Bolchevisme</i> ...	4 »
LÉON TROTSKY. — <i>Le Terrorisme</i>	0 40
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles Révolutionnaires de l'Allemagne</i>	0 75
***. — <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i>	0 60
***. — <i>Constitution de la République des Soviets</i> ..	0.30
***. — <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale communiste</i> . (Introduction de Boris Souvarine). ..	0.50
***. — <i>Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, B. Souvarine, etc.</i>	1 25